IX.

L'Anniversaire. - les Musiciens. - Le Drame et les Acteurs. - La Vengeance de Teon-Ngo. - Un Vaudeville chinois.

Lun-Chung donnait hier un repas splendide pour célébrer à la fois mon admission aux grades littéraires et l’anniversaire de sa naissance. Suivant un proverbe chinois : *Quand l'arbre est abattu , les oiseaux s’envolent*. Il paraît que le vieux chêne à l’ombre duquel je vis n’a point encore perdu toutes ses racines; car les visiteurs sont venus en foule jouir des plaisirs qui leur avaient été préparés, et présenter leurs félicitations respectueuses à l’ex-titou-che, que, par une formule assez étrange, plusieurs qualifiaient de “mère” - et “grand’mère.”

Avant le dîner, il y avait eu course de jonques à tête de dragon. Pendant le repas, des musiciens n’ont cessé de se faire entendre, tantôt jouant des “huit instruments” - qui composent ici un orchestre complet, tantôt chantant les poésies les plus renommées de Tou-Fou et de Li-Thai-Pe. Il faut convenir que rarement en Europe on est régalé de concerts aussi discordants. Les Chinois n’écrivent pas la musique : ils n’ont aucune idée du contrepoint ni des accords. Fussent-ils deux cents à jouer ensemble, ils n’en poursuivent pas moins leur étourdissant unisson, à grand renfort de cymbales , de gongs, de trompettes et d’instruments à cordes. Cette barbarie est d’autant plus surprenante, que la musique a toujours été considérée comme une affaire d’état par le gouvernement, et comme un moyen de moralisation par les philosophes. Confucius, qui, dit-on , resta trois mois sans goûter ce qu’il mangeait, après un morceau de musique bien exécuté, place l'étude des sens au meme rang que celle de l’étiquette, immédiatement après celle de la philosophie et de l’histoire.

Plusieurs empereurs se sont fait, une gloire d'inventer tel ou tel instrument, et d’écrire des hymnes en vers. Enfin, les cérémonies religieuses s’accomplissent d’ordinaire au bruit des tam-tam et des tambours recouverts en peau de serpent. En pareil cas, les musiciens sont toujours des lettrés, et en général des sieou-tsai attachés à un temple avec le titre de yo-sang.

Il faut ajouter que presque tous les drames chinois sont de véritables opéras-comiques, mêlés de prose que l’on récite, et de poésie qui se chante. Telle est. entre autres, *la Vengeance de Teou-Ngo* qu’on représenta devant les convives de Lun-Chung.

On avait élevé en assez grande hâte, à six ou sept pieds de terre, devant les fenêtres de la salle à manger, un théâtre provisoire en lattes de bambou, fermé de trois côtés par de simples rideaux en cotonnade rouge ; il ne laissait de retraite aux acteurs qu’une espèce de foyer commun , au fond de la scène , dont il était séparé par un grand rideau. Deux portes y donnaient accès: l’une à droite, destinée aux entrées ; l’autre à gauche réservée pour les sorties. Une espece de trappe sert à introduire les personnages surnaturels; on l’appelle Porte des Démons (*Koueï-Men)*. Cet arrangement exclut toute idée d'illusion scénique et de décorations mouvantes; les acteurs sont obligés d'y suppléer par des explications verbales, ou par tels signes de convention qui en tiennent lieu. De même faut-il accepter que de très-jeunes gens remplissent les rôles de femmes ; car la police ne permettrait pas à la plus vile créature de monter sur les planches.

Cette exclusion m’avait permis de me mêler à nos baladins, sans trop compromettre ma dignité, tandis qu'ils préparaient leur représentation. Ils forment une de ces troupes errantes, qui vont de province en province, suivant volontiers le cours des grands fleuves afin d’économiser sur les frais de route; les villes, comme les particuliers riches, les prennent à louage, tantôt pour une seule soirée, tantôt pour une saison; et ce métier nomade, s’il n’enrichit pas ceux qui en vivent, défraie presque toujours le gros de leur dépense. C’est du reste une des trois professions regardées comme dégradantes. Par rapport au directeur de la troupe, les acteurs sont de véritables esclaves, traités comme tels ; aussi punit-on de cent coups de bambou tout homme qui abuserait de son autorité sur un enfant pour l’enrôler dans une troupe de comédiens.

Ceux de Nan-King sont généralement les plus estimés, et les nôtres, en particulier, ont eu plusieurs fois l’honneur de jouer devant l’impératrice dans sa délicieuse résidence de Khoun- Hing-Koung. En pareil cas, ils disposent d’un théâtre beaucoup plus vaste ; la scène y est double et triple , c’est-à-dire à deux ou trois étages, ou les comédiens répartis, suivant les besoins de l’action , jouent une seule et même pièce avec un ensemble que leur dispersion rend assez frappant.

Le poète dramatique travaille ici à peu près dans les mêmes conditions que ces librettistes italiens, attachés aux troupes foraines , et composant tout ce qui leur est utile en vue du plus modique salaire. Il n’a aucune gloire à espérer. Si un drame favorisé du sort, et particulièrement bien accueilli du public, est compris dans une des vastes collections qui se publient de temps à autre, - le *Youen-jin-pe-tchong*, c’est-à-dire - les cent pièces composées sous Youen,- est le plus connu de ces répertoires , — on ne prend guère souci d’y attacher le nom de l’auteur. On sait pourtant que le docteur Ki-Kian-Tsiang a composé, d’après les annales de Ssé-Mat-Sien, la tragédie: *Tchai-chi-kon-eul-ta-pan-tcheou*, traduite par le jésuite Prémare, et d’où Voltaire a tiré *l'Orphelin de la Chine* ; on sait que Li-Hing-Tao puisa, dans un recueil de causes célèbres, l’*His- foire du Cercle de Craie* ; mais ni l'auteur du *Vieillard qui obtient un Fils*, ni celui de la *Chemise confrontée* ou des *Chagrins de Han* , ne nous est connu, et le drame chinois n’a pas encore illustré un seul poète.

Il ne faudrait pas néanmoins le prendre en mépris trop grand. S’il procède encore par des moyens naïfs à l’extrême; si, comme tous les arts et toutes les sciences du Céleste-Empire , il porte la peine d un développement précoce , depuis plus de mille ans immobilisé, on ne peut lui refuser ni l’originalité des conceptions, ni même l’éloquence des passions, ou l’observation des caractères. Dans l’*Orphelin*, par exemple, la scène où Tching-Ing, prenant texte des peintures qui retracent les aventures de la famille Tchao, raconte au dernier rejeton de cette race infortunée la lugubre histoire des persécutions quelle a subies, cette scène, dis-je , est une des plus curieuses et des plus touchantes qu’on ait jamais mises au théâtre, et j’admirai dans la *Vengeance de Teou-Ngo* une situation qu’avoueraient nos plus dédaigneux poëtes.

Teou-Ngo est une jeune femme qui, faussement accusée d'avoir empoisonné son beau-père, est traduite devant le juge, condamnée, puis exécutée, bien quelle proteste hautement de son innocence. Le soin dé réviser la sentence est confié à un magistrat d’un grade élevé, qui se trouve être le père de la victime. Il ignore, cela va sans dire, la catastrophe sanglante qui l’a privé de son enfant, et un changement de nom , résultat d'une circonstance qui lui est inconnue, contribue encore à le tromper. Mais , dès qu’il a essayé de parcourir les pièces du procès, un lourd sommeil ferme ses paupières, et, à l'instant même, un fantôme paraît. C’est celui de Teou-Ngo ; elle entre, regarde et pleure. Le vieillard, qui la voit en songe, sanglotte aussi dans son sommeil. Puis, réveillé en sursaut, il se retrouve seul avec l’officier de justice, profondément endormi. La lampe, autour de laquelle voltige et bondit l'ombre légère, jette d’inégales lueurs, et, chaque fois qu'il se lève pour en réparer la mèche, le spectre, retournant les pièces qu’il vient de lire, replace sous ses yeux le texte même de l’inique sentence. Enfin Teou-Ngo se montre; et son père, à peine revenu de l’effroi tumultueux que lui cause cette apparition , procède à son interrogatoire comme si elle vivait encore. Le juge suprême (*taï-seng*} veut être éclairé avant d'accorder la réparation posthume que réclame sa fille ; seulement après qu’elle s’est expliquée, il promet que justice sera rendue, et Teou-Ngo rentre satisfaite dans les mystérieuses régions d’où elle est venue. Le court dialogue qui suit complète le merveilleux de cette scène pathétique.

TEOU-TIEN-TCHANG (*quand, l'ombre est partie*).—Ah ! le jour revient !... (*A l'officier de justice endormi près de lui*). Tchang- Sien , cette nuit, pendant que j’examinais quelques sentences judiciaires, une ombre m’est apparue pour me révéler une accusation fausse. Je vous ai appelé plusieurs fois : vous n’avez pas répondu; — véritablement vous dormez d'un profond sommeil.

L’OFFICIER. — Je n’ai point fermé les yeux de la nuit, et je puis attester qu’aucune ombre n’est venue dénoncer une accusation fausse ; je n’ai pas entendu la voix de Son Excellence.

TEOU-TIEN-TCHANG , *d’un ton courroucé*. — Ce matin , je vais m'asseoir sur mon tribunal ; allez faire l’appel dans la salle d’audience.

*Pao-taï-tchi-k'an-hoeï-lan-ki*, littéralement “l'Histoire du Cercle de Craie, que Pao le tai-tchi (gouverneur) employa par un adroit stratagème pour arriver à la découverte de la vérité” - n’est guère autre chose que le jugement de Salomon attribué à un magistrat chinois, le sage Pao-Tching. Appelé à décider entre deux femmes qui revendiquent le meme enfant, il place cet enfant au milieu d’un cercle tracé à la chaux, et déclare qu’il reconnaîtra pour la vraie mère celle qui parviendra la première à l’attirer de son côté. Cette épreuve, renouvelée par deux fois, donne tort à la véritable mère, qui n’ose risquer de faire mal à son fils par un effort trop brusque, tandis que sa rivale, sans crainte à cet égard, ne ménage rien pour le faire venir à elle. Le sage Pao-Tching sait désormais à quoi s’en tenir, et ne manque pas d’adjuger l’enfant à qui de droit.

Ces sortes d’énigmes, proposées à la sagacité d’un juge, et dont il trouve le mot à l’aide de quelque ruse ingénieuse, sont une des données le plus fréquemment adoptées par les écrivains chinois.

Une de leurs nouvelles les plus estimées, — *Hing-Lo-Tou*, la Peinture mystérieuse, — repose sur une donnée presque identique. Il s’agit d’un legs fait par un vieillard au fils de sa femme secondaire. Pour ne pas attirer sur cet enfant la haine du fils légitime, le vieillard borne sa libéralité à un tableau. Mais cette peinture énigmatique, interprétée par un magistral doué de sagesse et de pénétration, devient un véritable testament en vertu duquel la succession se partage également entre les deux enfants.

Pour en revenir à nos acteurs, voici comment les choses se sont passées. La veille de la représentation, Lun-Chung avait envoyé quérir dans la jonque qui leur sert d'habitation les cos¬tumes dont ils devaient se revêtir. Ces habits, presque tous de forme ancienne, et dont quelques-uns coûtent fort cher, exigent mille soins. Nos comédiens. — trente à quarante gaillards de tout âge et de toute mine, — arrivèrent le matin, et mirent en ordre le théâtre déjà construit. A midi, commença la grande pièce divisée en quatre actes, qui s’appellent “des coupures.” Elle dura près de trois heures ; des sauteurs occupèrent ensuite la scène, et, par leur agilité, leur force et leur adresse, me rappelèrent ce que j’avais vu de mieux chez Astley et Ducrow, de glorieuse mémoire. On termina, comme dans nos théâtres d’Europe, par la petite pièce ou saynète. Celle-ci n’est le plus souvent qu’une sorte de dialogue comique dont le mérite principal appartient aux gestes et aux grimaces des comédiens qui l'interprètent.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici l’analyse exacte d’un vaudeville chinois, et me pardonnera-t-on de reproduire , presque scène à scène, celui qui fut joué chez Lun-Chung ; il est intitulé le Pou-Kang, c’est-à-dire le *Raccommodeur de Porcelaine cassée*.

Sur le théâtre, qu’on nous dit représenter une rue, arrive d’abord un pauvre homme péniblement courbé sous le poids des instruments de sa profession. Un escabeau et deux caisses, attachés aux deux extrémités d’un bambou, constituent son atelier ambulant. Sa figure est peinte des couleurs les plus bizarres, à peu près comme celle de nos clowns.

“Tous les jours,” chante-t-il, “je traverse les rues de la ville cherchant à vivre du travail de mes mains ; victime infortunée d'un sort inconstant, je n’ai pas d’autre industrie que de répa¬rer les vieux vases endommagés!”

Il s’interrompt ici pour disposer autour de lui son petit établissement; puis , cette besogne finie, il s’asseoit, son éventail en main:

“Pauvre vieillard!” reprend-il, parlant cette fois; “je suis sujet à mille inconvénients! Depuis plusieurs jours la pluie m’empêchait de sortir; mais ce matin, voyant le ciel dépouillé de nuages, et séduit par la douceur de l’air, j’ai repris par les rues ma vie errante et laborieuse.”

Il chante :

Au point du jour, j’ai quitté ma maison ;

Mais sans profit jusqu’à cette heure.

Çà et là de tous côtés,

De la porte orientale à l’occidentale, De la porte du sud à celle du nord,

Et sur le pourtour des murailles,

Je suis allé sans que personne appelât

Le raccommodeur de porcelaines.

“Malheureux que je suis! il est vrai que c’est ma première visite à la ville deNan-King; cela demande quelques efforts de plus. A rester ainsi sur ma chaise, je perds mon temps et mille occasions. Il faut recommencer à courir.” *(Il remet sur son dos tout son attirail, et s’en va criant*): “Assiettes à raccommoder! Bols à raccommoder! Vases et pots à réparer proprement!”

On entend alors dans la coulisse la voix aiguë d’une femme. C’est madame Wang qui sort de chez elle, attirée par les cris du pou-kang ; elle le rappelle, et débat longuement avec lui le prix d’un travail qu’elle veut lui demander. Ils tombent enfin d’accord, et l’ouvrier, jusque là très-maussade, se confond alors en civilités exagérées. Madame Wang lui confie un vase en fort mauvais état, et se retire dans son cabinet de toilette avec une arrière-pensée de séduction quelle ne déguise point.

“Madame Wang,” dit-elle, “va prendre soin de sa parure. A gauche, elle peignera ses cheveux qui formeront une houppe semblable à celle qu’on voit sur la tête du dragon ; à droite, elle l’ornera de fleurs disposées avec goût; elle teindra ses lèvres d'un vermillon rouge comme le sang, et, tous ces soins pris, elle reviendra s’asseoir sur le seuil de la porte pour voir travailler le pou-kang.”

Celui-ci, resté seul, se livre avec ardeur à sa besogne, et chante des couplets relatifs aux procédés qu’il emploie. Tout à coup, madame Wang reparaît, superbement vêtue, et l’ouvrier l’aperçoit en levant les yeux.

“Quel est,” dit-il, “ce prodige? Tout à l'heure, on eût cru voir une vieille femme, et la voici métamorphosée en charmante jeune fille ! Ses lèvres ressemblent à des prunes, et sa bouche n’est qu’un sourire; ses yeux sont aussi brillants que ceux du phénix, et les *lys dorés* (petits pieds) qui la supportent n’ont guère que deux pouces de long.”

Pendant qu’il se livre à son admiration, le vase précieux qu’il raccommodait tombe à terre, et madame Wang, fort peu satisfaite, exige qu’il le remplace à l’heure même. Le pou-kang, agenouillé devant elle, lui demande grâce pour une maladresse bien excusable, et qu’il attribue adroitement à l’effet de ses charmes. “Pardonnez-moi,” lui dit-il, “et je vous épouse à l’instant même.”

La proposition semble un peu brusque à madame Wang : “Impudent vieillard,” lui dit-elle, “comment pouvez-vous croire que je devienne jamais votre femme?

LE POU-KANG. — Il est vrai ; je dois le reconnaître, je suis un peu plus vieux que madame Wang; cependant, je la voudrais pour épouse.

MADAME WANG. — Eh bien! ne parlons plus de l’accident; mais quittez sur-le-champ ces lieux.

LE POU-KANG. — Puisque vous me pardonnez, je vais endosser de nouveau ma boutique, et m’en aller ailleurs en quête d une fiancée. D’ailleurs, je prends le ciel à témoin qu’on ne me reverra jamais près de la maison Wang! Vous vous croyez une grande dame! Vous n’êtes qu'une petite fille en haillons, et vous serez charmée de donner votre main à des gens qui ne me valent pas!...

Ici, les misérables vêtements du vieux pou-kang disparaissent tout à coup, et laissent voir un beau jeune homme richement habillé. Cette brusque métamorphose change tout à coup les résolutions de madame Wang.

“Dorénavant,” dit-elle, “vous n’exercerez plus votre errante profession. Mon époux ne doit pas être un raccommodeur de porcelaines. Venez, chez madame Wang, passer dans les délices le reste de votre existence.”

Sans autre explication, les deux personnages quittent la scène après s'être cordialement embrassés.